

Les chemins de l'exil

Destins croisés de femmes scientifiques juives dans les années 1930 et 1940

Anna Cabanel

Boursière postdoctorante de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah 2022-2023

En réponse à Alvin Johnson, directeur de la *New School for Social Science* à New York, s'informant sur les opportunités d'emploi pour d'anciens membres du projet de l'Encyclopédie des sciences sociales, Harold L. Reed, directeur du Département d'économie de l'Université Cornell, écrit en 1934 que le département n'est « pas intéressé par les Juifs ni les femmes pour le moment¹ ». Que cela signifie-t-il, dès lors, pour la situation des femmes scientifiques juives fuyant les persécutions en Europe et qui cumulent ces deux caractéristiques jugées indésirables ? Dans quelle mesure être juive et être femme, dans les années 1930 et 1940, représentait-il des « défauts de naissance insurmontables », pour reprendre les mots de Kathi Mayer-Baer (1892–1977), musicologue allemande juive, dans une lettre de 1933² ?

Ces deux citations mettent en évidence la double discrimination à laquelle se retrouvent confrontées les femmes scientifiques juives au début des années 1930, après avoir été démisées de leurs postes et contraintes à l'exil. En raison de leur sexe, dans un monde universitaire et scientifique encore largement dominé par les hommes, et de leur judéité, telle qu'elle est définie par les nouvelles lois raciales dans une Europe marquée par la montée des nationalismes et de l'antisémitisme, elles sont confrontées à une double marginalisation, ce qui entrave leurs chances d'émigrer et de reconstruire leur carrière à l'étranger.

Cet article s'intéresse aux destins des femmes scientifiques juives contraintes de fuir l'Europe dans les années 1930 et 1940 pour échapper aux politiques discriminatoires et aux persécutions antisémites, et retrace leurs trajectoires, de l'exil forcé aux défis de l'adaptation et de la reconstruction d'une carrière et d'une vie à l'étranger. Il analyse les stratégies

¹ Columbia University Library, Rare Books and Manuscripts Library, Archives Encyclopedia of the Social Sciences, series 1, box 1, folder 14, lettre de H. Reed à A. Johnson, 8 mars 1934.

² Lettre de Kathi Mayer-Baer à Fräulein Dr. Ginsberg, 21 juillet 1933. Citée par David Josephson « Why then, all the difficulties? », p. 236.

déployées par ces femmes, tant individuellement que collectivement, pour échapper aux persécutions, en prêtant une attention particulière au rôle des organisations internationales dans ce contexte. En effet, l'une des stratégies adoptées par de nombreux scientifiques juifs, femmes et hommes, à cette époque, consiste à solliciter le soutien de ces organisations créées au début des années 1930 pour venir en aide aux réfugiés scientifiques et intellectuels.

L'analyse repose sur l'étude des femmes scientifiques juives ayant bénéficié de l'assistance de telles organisations dans les années 1930 et 1940. Elle s'intéresse surtout aux membres et boursières juives de la Fédération Internationale des Femmes Diplômées des Universités (FIFDU ; en anglais *International Federation of University Women*), une organisation fondée en 1919 par des représentantes des mondes universitaires et scientifiques anglo-saxons afin de « promouvoir la compréhension et l'amitié entre les femmes diplômées des universités des nations du monde et d'ainsi favoriser leurs intérêts et développer entre leurs pays sympathie et obligeance mutuelle »³. L'un des accomplissements notables de la FIFDU en faveur des femmes scientifiques est la mise en place, dès le début des années 1920, d'un programme de bourses réservées aux femmes et leur permettant de poursuivre leur recherche à l'étranger pour une durée d'un an. L'augmentation brutale du nombre de candidatures soumises par des scientifiques juives allemandes ayant perdu leur poste après la prise du pouvoir d'Hitler en 1933 entraîne dès alors la création de programmes spéciaux, afin de répondre à la crise politique et sociale en Europe et de venir en aide à ces femmes.

Cette recherche s'attache à comparer le rôle de la FIFDU et de ses membres avec celui d'autres réseaux transatlantiques, tels que l'*Emergency Committee in Aid of Displaced Foreign Scholars* ou l'*Academic Assistance Council* (AAC). Ces deux organismes, fondés respectivement à New York et Londres en 1933, ont joué un rôle crucial dans l'assistance aux intellectuels et scientifiques menacés en raison de leur ascendance juive ou de leurs opinions politiques dans les années 1930 et 1940 et ont permis de sensibiliser les milieux universitaires américains et britanniques à l'impact des régimes autoritaires et fascistes sur la liberté universitaire. En comparant un réseau exclusivement féminin à d'autres organisations d'assistance aux universitaires et scientifiques réfugiés, mais sans distinction de sexe, cet article aspire, d'une part, à mieux comprendre la spécificité du rôle joué par la FIFDU dans ce contexte et, d'autre part, à souligner les enjeux de accès aux ressources et opportunités d'émigration au prisme du genre.

³ Archives IFUW, inv. No. 256 : IFUW complete set of Constitutions and By-Laws since 1920.

L'exil scientifique au prisme du genre : enjeux historiographiques et considérations méthodologiques

Cette recherche s'inscrit à la croisée de l'histoire des femmes et du genre, de l'histoire de la Shoah, de l'exil intellectuel et de l'histoire sociale des sciences et des savoirs. Elle repose sur un large corpus d'études portant sur l'exil forcé des intellectuels juifs face aux discriminations et persécutions antisémites dans l'Europe des années 1930 et 1940, et mobilise des concepts tels que *go-between* développés dans le champ des *exiles studies* et *science studies* pour étudier la manière dont les intellectuels et scientifiques réfugiés ont négocié leur place et identité entre différents pays et cultures.

Alors que de nombreuses études s'intéressent au phénomène de l'exil, et notamment aux formes qu'a pu prendre l'exil intellectuel, elles demeurent peu nombreuses à aborder ce phénomène à l'aune d'une perspective genrée. Les travaux existants se sont principalement concentrés sur les parcours et les expériences d'hommes intellectuels et scientifiques réfugiés. Comme le souligne Delphine Diaz, la recherche a ainsi longtemps négligé les expériences des femmes en exil, perpétuant l'idée selon laquelle « les exilés étaient principalement des figures masculines, tant dans les représentations que dans les études historiques sur les migrations »⁴. Pour pallier cette lacune, les historien.es du genre ont appelé à une réévaluation de la place et du rôle des femmes juives en exil, remettant en question les suppositions traditionnelles sur l'expérience migratoire des femmes. Ainsi, alors qu'il était communément admis que le choix d'émigrer des femmes était principalement influencé par des considérations familiales, reflétant ainsi l'idée selon laquelle les femmes seraient orientées vers la famille, les expériences des femmes scientifiques offrent une perspective différente : souvent célibataires et travaillant dans les milieux universitaires et scientifiques, elles organisent leurs stratégies d'exil autour de leur carrière.

Cette recherche s'inscrit dans ce renouveau historiographique et entend, dans une perspective prosopographique, retracer et étudier les trajectoires de femmes scientifiques juives contraintes à l'exil. Afin de délimiter les contours de ce groupe, elle s'appuie sur les archives des organisations venant en aide aux intellectuels réfugiés pour identifier les femmes scientifiques juives qui ont bénéficié de ce soutien. Le terme « scientifique » est utilisé dans ce contexte pour désigner des individus ayant reçu une formation universitaire et ayant

⁴ Delphine Diaz, 2020 (en ligne).

poursuivi une carrière scientifique ou universitaire, couvrant divers domaines tels que les sciences naturelles, les sciences exactes, les sciences humaines et les sciences sociales. Les organisations scientifiques internationales utilisaient de tels critères pour déterminer l'éligibilité des candidats aux subventions. La judéité englobe les individus qui, en raison de leur religion, de leur culture ou de leur lignée, étaient identifiés comme juifs selon les définitions énoncées par les nouvelles lois raciales dans différents pays.

Discriminations et persécutions envers les femmes scientifiques juives dans l'Europe des années 1930 et 1940

« En raison des nouvelles lois contre les Juifs, j'ai perdu mon poste »
(Isabella Lattes Coifmann, 1939, archives Emergency Committee)

Les mots d'Isabella Coifmann illustrent la situation de nombreux Juifs italiens à la suite de la promulgation des lois raciales de 1938 dans l'Italie fasciste, et traduisent plus largement les difficultés alors rencontrées par les intellectuels et scientifiques juifs dans de nombreuses parties de l'Europe. À partir de 1933, à la suite de la prise du pouvoir par les nazis, la promulgation de lois antisémites vise à reléguer les Juifs en dehors de la société « aryenne ». La Loi pour la restauration du service civil professionnel du 7 avril 1933 atteint directement les intellectuels juifs en posant les « bases légales pour discriminer et démettre de leur postes les personnes à l'université et dans les instituts supérieurs qui étaient “non-aryennes” ou “mariées à un Juif” »⁵, ainsi que les personnes politiquement indésirables. Cet appareil législatif antisémite s'est rapidement étendu au continent européen : plusieurs mesures de persécution sont introduites et mises en œuvre en Roumanie, en Hongrie, en Italie, en Slovaquie et en Pologne et, parfois plus sévèrement, en Autriche et dans d'autres territoires occupés. Peu à peu, en réponse à l'afflux de Juifs étrangers expulsés de leurs pays, d'autres gouvernements - non-antisémites – adoptent leur tour des mesures visant à limiter l'entrée et le séjour des réfugiés juifs, notamment à travers la mise en place de quotas d'immigration.

Cet arsenal de mesures discriminatives et antisémites a traumatisé des universitaires qui se considéraient avant tout comme des citoyens de leurs pays respectifs. Beaucoup sont pris au dépourvu par la perte de leur poste, en particulier ceux qui ne s'identifiaient pas

⁵ Ute Deichmann, 1996, p. 11.

comme Juifs. Margarete Bieber (1879–1978), archéologue allemande, exprime ce sentiment dans une lettre de 1934 à Martin Schede, alors directeur de l'Institut archéologique allemand : « Je ne suis pas juive et ne me considère pas comme telle », écrit-elle, « je me suis toujours sentie allemande. Je crois cependant être juive selon le Code de citoyenneté du Reich »⁶. De même, Kathi Meyer Baer note dans ses mémoires inédits : « Je ne m'identifiais pas aux objets de l'antisémitisme [...]. Une réaction typique : beaucoup de Juifs regardent leurs semblables avec les yeux d'un étranger – “eux” ne m'inclut pas “moi” »⁷.

Si la situation affecte tous les intellectuels et universitaires juifs, hommes et femmes, il est intéressant de réfléchir à l'incidence du genre dans l'expérience de l'antisémitisme. La discrimination genrée au sein du monde universitaire a bien directement affecté les scientifiques juives, notamment au début des années 1930. En effet, des exemptions face à la Loi pour la restauration du service civil professionnel sont initialement accordées aux anciens combattants juifs allemands de première ligne de la Première Guerre mondiale et aux professeurs qui avaient acquis le statut civil avant 1914. Du fait de l'exclusion des femmes du service militaire et des postes universitaires les plus élevés en Allemagne, cette mesure a surtout bénéficié aux universitaires hommes, en particulier ceux qui occupaient des postes importants.

Les Juives n'en étaient pas moins nombreuses parmi les pionnières de l'université. L'éducation supérieure de ses filles s'inscrivait dans la volonté de la bourgeoisie juive de s'intégrer dans la société ; et les étudiantes juives représentent une portion non négligeable de la population estudiantine féminine dans l'Europe de l'entre-deux-guerres, notamment en médecine. Les postes universitaires, bien que peu rémunérés, offrent une opportunité intéressante pour ces femmes : et les Juives (ou d'origine juive) sont nombreuses parmi les premières femmes à obtenir un poste dans une université en Allemagne et en Autriche, par exemple. Telles Rahel Hirsch (1870–1953), médecin allemande ayant reçu le titre de professeur en Prusse en 1913, Margarete Bieber, élue professeure extraordinaire à l'université de Giessen en 1919, Emmy Noether (1882-1935), mathématicienne nommée professeure extraordinaire en Allemagne en 1922 à l'université de Göttingen, ou encore Lise Meitner (1878-1966), qui devient la première professeure en physique en Allemagne en 1926. Toutes quatre sont démisées de leur poste en 1933.

⁶ Lettre de Margarete Bieber à Martin Schede, 1934. Citée par Larissa Bonfante et Matthias Recke, 1981 : 249.

⁷ Mémoires inédits de Kathi Meyer-Baer (sans date), traduits par son fils Georges M. Baer, Collection privée du Dr. Baer. Cités par : David Josephson, 2008, p. 235.

En raison de l'imbrication des attitudes sexistes et antisémites, la situation des femmes universitaires et scientifiques juives dans les années 1930 diffère de celles de leurs homologues masculins ou des autres femmes non juives dans le monde universitaire. En tant que femmes et en tant que Juives, elles étaient doublement discriminées et marginalisées. Reprenons la phrase de Kathi Meyer-Baer à Fräulein Dr. Ginsberg en 1933 : « Puisque le fait d'être juif et d'être une femme sont encore des défauts de naissance insurmontables, aujourd'hui encore plus qu'avant, je dois chercher quelque chose à l'étranger ».

Réseaux de solidarité et d'assistance aux scientifiques juives

« *Je viens vers vous pour solliciter votre aide et vos conseils* »

(Gertrud Kornfeld, 22 avril 1936, Archives IFUW)

Gertrud Kornfeld (1891-1955), chimiste allemande, adresse ces mots en 1935 à l'*American Association of University Women* (AAUW), espérant qu'elle puisse l'aider à obtenir un visa pour les États-Unis, en lui envoyant une invitation formelle à travailler dans une institution scientifique américaine. Comme le souligne Annette Vogt, le parcours de G. Kornfeld illustre « les succès et les frustrations des femmes scientifiques dans le monde universitaire au cours de la première moitié du XXe siècle »⁸. Après qu'elle est devenue la première femme professeure (*Privat-Dozent*) en chimie en Allemagne (Université de Berlin, 1928), les lois nazies la forcent à émigrer en Angleterre à l'automne 1933. Kornfeld contacte de nombreuses organisations pour pouvoir quitter l'Allemagne et, dans un second temps, émigrer aux États-Unis. Elle reçoit d'abord une bourse de l'*Academic Assistance Council* pour travailler à l'Université de Birmingham, où elle poursuit ses recherches en photochimie ; en 1934, la *British Federation of University Women* (BFUW) lui attribue une bourse résidentielle d'un an au Crosby Hall à Londres, ce qui lui permet d'enseigner à l'Université de Nottingham. L'année suivante, l'AAUW lui accorde une bourse internationale pour poursuivre ses recherches à l'Institut de physique et de chimie de l'Université de Vienne, sous la direction du professeur Hermann Mark, jusqu'en 1936. Un an plus tard, grâce à l'assistance d'Esther Brunauer de l'AAUW, elle obtient un visa pour les États-Unis et trouve un poste au sein du laboratoire de recherche de la *Eastman Kodak Company*.

⁸ Annette Vogt, 2011 (en ligne).

Son exemple illustre parfaitement le rôle crucial que les organisations ont joué dans l'assistance aux universitaires juifs réfugiés dans les années 1930 et 1940. Dès le début des années 1930, elles mettent en place des mesures visant à les aider à émigrer ou à soutenir ceux qui avaient déjà réussi à le faire. En Angleterre, l'*Academic Assistance Council*, rebaptisé plus tard *Society for the Protection of Science and Learning*, est créé en 1933 pour apporter une assistance aux universitaires fuyant les régimes fasciste et nazi. Cette assistance prend la forme de bourses de recherche au Royaume-Uni et la création de postes universitaires subventionnés. Les organisations américaines et les fondations philanthropiques apportent également des contributions significatives dans l'aide aux intellectuels réfugiés, et ce malgré la crise économique de 1929 et la mise en place, à partir de 1921, d'un système de quotas pour restreindre l'immigration aux États-Unis. En 1933, l'*Emergency Committee* et la Fondation Rockefeller lancent des programmes d'aide grâce à des bourses spécialement conçues pour les scientifiques réfugiés, et notamment les Juifs.

La motivation sous-jacente de ces politiques reflète une forte logique d'utilitarisme national ou « *brain gain* ». La Fondation Rockefeller, comme l'écrit Giuliana Gemelli, ne visait pas à « résoudre le problème européen mais cherchait à sauver une petite partie de la meilleure portion de la population »⁹. Les propos de Joseph Willits, son directeur, en 1940 sont éclairants : « Je prendrais l'initiative et rechercherais les meilleurs [...] », déclare-t-il, « Nous pourrions accroître le prestige de nos universités en facilitant une telle immigration »¹⁰. De manière similaire, l'*Emergency Committee* limite ses aides aux « scientifiques qui ont été démis de leurs postes universitaires où ils occupaient le rang de professeur ou de *privat-dozent*¹¹ ». L'accent ainsi mis sur les critères d'excellence et l'importance accordée au système hiérarchique universitaire, que ce soit dans les processus de sélection de l'*Academic Assistance Council*, de l'*Emergency Committee* ou de la Fondation Rockefeller, contribuent à favoriser les hommes au détriment des femmes, dont l'accès aux postes universitaires les plus prestigieux reste encore largement limité. Une analyse récente des candidatures féminines reçues par l'*Emergency Committee* entre 1933 et 1945 souligne la faible proportion de femmes ayant reçu des subventions de l'organisation : parmi quatre-vingt candidates dans les domaines des sciences naturelles et des mathématiques, seules quatre en ont obtenu pour émigrer aux États-Unis. L'analyse quantitative des candidatures à des subventions, déposées auprès de l'*Emergency Committee* au cours de cette période, toutes

⁹ Giuliana Gemelli, 2000, p. 23.

¹⁰ Joseph H. Willits aux Officers de la Rockefeller Foundation, 3 Juin 1940, RAC, RG 1.1, series 200, Box 46, Folder 530. Cite par Teresa Iacobelli, 2021 (en ligne).

¹¹ Cité par Alessandra Gissi, 2016, p. 70.

disciplines scientifiques confondues, indique que seules dix-neuf femmes en ont reçu, sur un total de 343 bénéficiaires (environ 5,5%).

Le système d'aides aux chercheurs réfugiés reflète les inégalités de genre qui prévalent dans les pratiques de financement scientifique au cours de la première moitié du XXe siècle. Les critères de sélection (parfois implicites) des organismes de financement ont souvent joué au détriment des femmes, alors que la capacité à obtenir des subventions s'impose de plus en plus comme une preuve de qualité, de légitimité et d'autorité scientifiques. Conscientes de ce déséquilibre genré en défaveur des femmes, les membres de la FIFDU, en particulier des branches britannique et américaine, créent des bourses d'études spécifiquement destinées aux femmes réfugiées. Christine von Oertzen estime qu'entre 1933 et 1945 près de cinq cents *university women* fuyant le régime nazi ont contacté soit la FIFDU, soit ses branches britannique et américaine.

Bien que l'IFUW et ses branches offrent de meilleures opportunités aux universitaires juives, en s'adressant spécifiquement à elles, leurs ressources demeurent limitées, surtout par comparaison avec les grandes organisations philanthropiques. De plus, après 1938, les efforts de la FIFDU et des autres organisations sont freinés par la mise en place de quotas, la xénophobie croissante au sein du monde universitaire, américain notamment, puis l'entrée en guerre des Etats-Unis. Les opportunités d'émigration s'amenuisent, surtout au regard de la première vague (à partir de 1933), les efforts des pays d'accueil se concentrant sur les réfugiés déjà présents sur leur territoire.

Stratégies et défis en exil

*« L'on reste toujours en quelque sorte un “réfugié”,
même si l'on est plus, comme au début, un “étranger” »*

(Emmy Klieneberger-Nobel, *Memoirs*, 1980)

Dans ses mémoires publiés en 1980, Emmy Klieneberger-Nobel (1892-1985), microbiologiste juive allemande, évoque son expérience d'exil et souligne combien le terme « réfugiée » s'est imposé comme une partie indélébile de son identité. Ses mémoires constituent une source très riche pour mieux comprendre son parcours, la manière dont elle vit sa judéité, mais aussi dont les expériences de discrimination, de persécution et d'exil ont profondément altéré son identité. La dernière partie de cet article se penche ainsi sur les expériences des femmes

exilées, les défis auxquels elles ont été confrontées lors de leur émigration et les stratégies qu'elles ont élaborées pour s'adapter à un nouveau pays. Elle prête attention aux écrits de ces exilées : correspondances, mémoires, autobiographies et autres récits de vie, publiés ou inédits. Alors que les récits d'exil les plus connus ont souvent été écrits par des hommes, étudier ceux écrits par des femmes permet d'éclairer les différentes facettes de leurs expériences et de mettre en lumière les défis auxquelles elles ont été confrontées, en tant que femmes, juives et réfugiées.

L'exil s'accompagne de nombreux défis pour les scientifiques réfugiées ; il génère notamment un sentiment persistant d'instabilité et de vulnérabilité, lié à une interruption temporaire de leur carrière. L'adaptation face à ces changements s'est peut-être avérée, du reste, plus difficile pour les hommes, démis de postes prestigieux dans leur pays d'origine, que pour les femmes, déjà confrontée aux discriminations genrées au cours de leur carrière antérieure. Elles semblent avoir plus de facilités à s'adapter, et notamment à accepter des postes moins prestigieux : de nombreuses historiennes juives, par exemple, acceptent de travailler à temps partiel en tant que bibliothécaires ou archivistes. D'autres scientifiques ont accepté des emplois en dehors de la recherche universitaire, comme dans l'industrie, ou encore en tant que travailleuses domestiques, dans l'attente d'opportunités pour reprendre leur carrière.

Lors de leur arrivée dans le pays d'accueil, les réfugiées juives mobilisent leurs réseaux professionnels et personnels. Elles sollicitent d'anciens collègues afin d'obtenir des lettres de recommandation, contactent des membres de leur famille qui ont déjà émigré, ou encore des organisations juives, tout en postulant pour de petites subventions et des postes temporaires. Marietta Blau (1894-1970), physicienne autrichienne, bénéficie ainsi du soutien d'Albert Einstein, lui-même émigré à Princeton, et finit par obtenir un poste à la commission d'énergie atomique aux États-Unis en 1944, avant de devenir professeure associée à l'université de Miami. Mais son exclusion de la communauté scientifique autrichienne, due à sa judéité, a conduit à son isolement au sein de la communauté des physiciens. Elle est par ailleurs un exemple bien connu de l'oubli des femmes en science : alors qu'en 1950 Cecil Powell s'est vu décerner le prix Nobel, après avoir utilisé la méthode qu'elle avait mise au point, elle n'a obtenu elle-même aucune reconnaissance.

Alors que les études sur la migration soulignent souvent l'influence de la famille sur les expériences migratoires des femmes, parfois au détriment de leur carrière, cette dynamique diffère pour les universitaires et les scientifiques. Souvent célibataires, et mettant à profit leurs réseaux universitaires, elles parviennent mieux à s'adapter et à s'intégrer,

professionnellement et personnellement, dans leur pays d'accueil. Christine von Oertzen note ainsi que de nombreuses scientifiques juives sont parvenues à poursuivre leur carrière après avoir émigré. Les États-Unis représentent, pour ces femmes, des perspectives intéressantes de carrière, notamment pour les plus jeunes qui jouissent de plus de possibilités qu'elles n'en auraient eu dans leur pays d'origine, ou encore, comme le note Catherine Epstein, pour celles qui travaillent dans certains champs disciplinaires, comme l'histoire, plus ouverts aux femmes en Amérique.

Cependant, de nombreux obstacles jalonnent le processus d'intégration de ces femmes. Elles doivent s'adapter aux coutumes, à la culture, aux normes et modes de sociabilité, souvent implicites, de leur pays d'accueil. Comme l'écrit Kathi Meyer-Baer, depuis les États-Unis, dans une lettre à Paul Hirsch : « la vie scientifique est assez différente à l'étranger [...] il n'est pas toujours facile de trouver le bon équilibre, vous ne devez pas être trop intelligent, mais devez l'être assez »¹². En outre, ces femmes se retrouvent régulièrement confrontées au sexisme, à l'antisémitisme et à la xénophobie latentes du monde universitaire. Les remarques portant sur l'apparence physique des candidates lors de leurs entretiens avec les employés de l'EC, leur âge, ou leur tenue vestimentaire, par exemple, constituent un biais supplémentaire à l'encontre des femmes exilées, que l'on ne retrouve pas dans les candidatures masculines. Enfin, la maîtrise de la langue s'avère un atout essentiel, surtout pour poursuivre une carrière universitaire : publier dans la langue du pays d'accueil est indispensable pour être reconnue et s'intégrer pleinement dans la vie professionnelle. Les difficultés rencontrées par Meyer-Baer pour continuer sa carrière aux États-Unis, comme le démontre David Josephson, s'expliquent notamment par son manque de maîtrise de la langue anglaise.

L'analyse des récits de vie et autres écrits autobiographiques laisse apparaître d'autres pistes de recherche, et permet de réfléchir à la manière dont ces femmes réfléchissent à leurs expériences et envisagent leur judéité. De « stigmate » imposé par des lois discriminatoires, les soumettant à la persécution, la judéité devient progressivement un élément central de l'identité de ces femmes. Pour ces vies, prises en étau entre différents pays, marquées par les persécutions, la judéité représente à la fois un élément stable et d'unité avec ceux et celles qui la partagent, victimes et rescapés des horreurs nazies. La nostalgie liée à la perte d'un pays (« Heimat »), dans les premiers temps, fait place à l'idée d'un impossible retour. Comme l'écrit Carl Zuckmayer, l'exil devient un « voyage sans retour », un sentiment que partage Helene Wieruszowski : « Pourtant, je ressens les difficultés et les obstacles s'accumuler

¹² Lettre de Kathi Meyer Baer à Hirsch, 18 août 1940. Cité par David Josephson, 2008, p. 242.

chaque jour davantage lorsque j'essaie de comprendre et de m'imaginer à nouveau en Allemagne », écrit-elle dans une lettre à Friedrich Meinecke en 1946. « Trop de choses se sont passées, l'échelle est trop énorme, les actes collectifs dépassent le domaine épisodique et individuel que l'histoire peut ignorer [...] Allemagne, votre grande Allemagne, Herr Geheimrat, celle que j'ai d'abord appris à apprécier dans votre citoyenneté du monde (*Weltbürgertum*), a été perdue dans l'Allemagne du Troisième Reich ; je ne peux plus la voir du moins. »¹³

Remarques conclusives

Les trajectoires des femmes scientifiques juives que cet article s'est attaché à retracer mettent en lumière la double discrimination à laquelle ces femmes ont été confrontées en raison de leur sexe et de leur judéité, dans une période marquée par les discriminations sexistes et antisémites. La combinaison de ces deux facteurs a pesé sur leurs parcours, sur leurs efforts pour émigrer et s'intégrer dans leurs pays d'accueil. Pour autant, les expériences antérieures de discrimination et d'exclusion, notamment au sein du monde universitaire, ont peut-être joué en leur faveur : cette résilience s'est avérée cruciale lors du processus d'exil, d'adaptation et de reconstruction, tant sur le plan professionnel que personnel.

L'étude menée ici laisse percevoir la grande diversité des expériences d'exil : elle souligne, d'une part, l'impact des discriminations genrées dans les parcours féminins, que ce soit dans l'obtention d'aides octroyées par les organisations d'assistance aux intellectuels réfugiés, qui favorise les hommes, ou bien dans la persistance des sentiments sexistes dans les milieux professionnels des pays d'accueil. D'autre part, elle met en évidence la diversité entre femmes juives réfugiées : leur âge, la discipline dans laquelle elles travaillent, leur maîtrise des langues étrangères, leur situation personnelle, la période au cours de laquelle elles émigrent, sont autant de facteurs qui affectent leurs expériences d'exil.

Les réseaux transatlantiques féminins ont joué un rôle très important dans l'assistance aux femmes juives, les aidant à émigrer et à reconstruire leur vie dans le pays d'accueil. La FIFDU et ses branches nationales (AAUW et BFUW) ont tenté d'offrir un contrepoids au système biaisé de financement en science perpétué par les organisations d'assistance aux

¹³ Lettre reproduite dans Gerhard Ritter, 2010, p. 324-325. Herr Geheimrat (titre de conseiller privé dans les territoires du saint Empire germanique) est utilisé par Helene Wieruswoski pour s'adresser à Friedrich Meinecke, historien allemand.

universitaires réfugiés, en aidant exclusivement les femmes scientifiques. Malgré leurs limites financières, notamment au regard des autres grandes organisations, l'impact de la FIFDU et de ses branches nationales est loin d'être négligeable : pour de nombreuses femmes, cette aide a été vitale, figurativement et littéralement, leur permettant d'échapper au destin des Juifs en Europe.

De telles trajectoires ne doivent pas faire oublier pour autant le sort de celles qui n'y sont pas parvenues. Les sources étudiées, les dossiers de candidature, les correspondances, les autobiographies et mémoires, contribuent en effet à mettre en lumière des exemples de réussite, alors que d'autres demeurent plus difficiles à saisir. L'examen des candidatures infructueuses révèle le destin tragique de celles qui n'ont pas réussi à partir, et ont été victimes de la Shoah. Leonore Brecher (1886-1942) est l'une d'entre elles : lauréate de la toute première bourse octroyée par la FIFDU en 1923, la zoologue autrichienne se retrouve sans financement ni emploi après l'arrivée au pouvoir des nazis. Ses demandes d'aide auprès de l'*Emergency Committee* et de l'AAUW sont rejetées ; l'une des raisons avancées est que l'obtention d'un visa pour les Etats-Unis n'est pas possible sans avoir un poste permanent au préalable. Après avoir séjourné en Angleterre, elle doit se résoudre à rentrer en Autriche, par manque de moyens financiers et d'opportunités professionnelles. En 1942, Léonore Brecher est déportée et assassinée à Maly Trostenets, près de Minsk.

Références bibliographiques (sélection)

- Burke, Peter. 2017. *Exiles and Expatriates in the History of Knowledge, 1500-2000*. Waltham, MA: Brandeis University Press.
- Cohen, Susan. 2010. "The British Federation of University Women: helping academic women refugees in the 1930s and 1940s." *Psychiatry* 17, no. 2: 47–49.
- Deichmann, Ute. 1996. *Biologist Under Hitler*. Translated by Thomas Dunlap. Cambridge: Harvard University Press.
- Diaz, Delphine. 2020. "Women, gender and exile in Europe during the modern period". In *Encyclopédie d'histoire numérique de l'Europe*. Last modified June 22, 2020. Accessed December 1, 2023. <https://ehne.fr/en/node/12324>.
- Emergency Committee in Aid of Displaced Foreign Scholars Records 1927–1949. MssCol 922. The New York Public Library.
- Epstein, Catherine. 1995. "Fashioning Fortuna's Whim: German-Speaking Women Emigrant Historians in the United States". In Sybille Quacks (ed.), *Between Sorrow and Strength: Women Refugees of the Nazi Period*. Cambridge (MA): Cambridge University Press.
- Gemelli, Giuliana, ed. 2000. *The "Unacceptables": American Foundations and Refugee Scholars between the Two Wars and After*. Brussels: Peter Lang, Presses Interuniversitaires Européennes.
- Gissi, Alessandra. 2016. "'I should like very much to settle down in the US...'. Italian women in the 'intellectual wave' (1938-1943)." In *Moving women and the United States:*

- Crossing the Atlantic*, edited by C. de la Guardia and E. Postigo Castellanos, 63–78. Alcalá: Publicaciones de la Universidad de Alcalá.
- Iacobelli, Teresa. 2021. “The Rockefeller Foundation’s Refugee Scholar Program.” Re: Source, Rockefeller Archives Center. Accessed 10 October 2023.
- Josephson, David. 2008. ““Why then all the difficulties!”: A life of Kathi Meyer-Baer.” *Notes*, Second Series 65, no. 2: 227–267.
- Klieneberger-Nobel, Emmy. 1980. *Memoirs*. London, Academic Press Inc.
- Lamberti, Marjorie. 2006. “The reception of Refugee Scholars from nazi Germany in America: Philanthropy and Social Change in Higher Education.” *Jewish Social Studies*, New Series 12, no. 3: 157–192.
- Löhr, Isabella. 2014. “Solidarity and the Academic Community: The Support Networks for Refugee Scholars in the 1930s.” *Journal of Modern European History* 12, no. 2: Ideas, Practices and Histories of Humanitarianism: 231–246.
- Oertzen (von), Christine. 2014. *Science, Gender, and Internationalism. Women's Academic Networks, 1917-1955*. London: Palgrave MacMillan.
- Quacks, Sybille, ed. 1995. *Between Sorrow and Strength: Women Refugees of the Nazi Period*. Cambridge (MA): Cambridge University Press.
- Records International Federation of University Women (IFUW) 1919-1923. International Archives for the Women’s Movement (IAV). Amsterdam.
- Ritter, Gerhard, dir. 2010. *German Refugee Historians and Friedrich Meinecke: Letters and Documents, 1910-1977*. Trad. Alex Skinner. Leiden et Boston: Brill
- Vogt, Annette. 2011. Gertrud Kornfeld (1891-1955).” In *Jewish Women. A Comprehensive Historical Encyclopedia*. Accessed November 5, 2023. <http://jwa.org/encyclopedia/article/kornfeld-gertrud>.
- Zimmerman, David. 2006. “The Society for the Protection of Science and Learning and the Politicisation of British Science in the 1930s.” *Minerva* 44: 25–45.